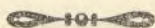


MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — L'INSTITUTRICE, par madame LOUISE COLET (3^e partie). — BALLADE DE LA CHARITÉ, par CHATTERTON. — POÉSIES. — REVUE MUSICALE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Le carême a repris ses rigueurs, rigueurs tempérées par les soirées de spectacles et les concerts qu'on se permet dans les jours saints; mais enfin on ne danse plus, le bal n'a eu qu'un jour, celui de la mi carême, halte passagère dans le plaisir. Revenons un peu sur la fête que la cour a donnée ce jour-là, et qui a été une des plus brillantes de l'année. Les costumes d'hommes étaient éblouissants, à ce point qu'ils écrasaient presque les brillantes toilettes des femmes; nos élégantes en sont à regretter les habits noirs que portaient autrefois à la cour d'un roi constitutionnel leurs pères, leurs maris et leurs frères; ces habits-là faisaient ombre à leurs fraîches parures, tandis que les uniformes d'aujourd'hui les effacent par leur éclat; ainsi, à la dernière réception des Tuileries, l'attention était surtout captivée par la richesse ou l'étrangeté du costume des hommes. Les deux lions de la soirée ont été un très-beau colonel écossais à mine fière et tournure martiale, jambes nues, plume de héron à sa toque, et portant le plaid national avec la grâce d'un héros de Walter Scott, et le vieux duc de Brunswick, qui, comme on sait, a abdiqué le pouvoir pour goûter les loisirs de la vie de touriste, et promener à travers l'Europe ses diamants et ses pierreries, bijoux princiers qui l'emportent en valeur sur bien des bijoux de têtes couronnées. Ce soir-là le duc de Brunswick était vêtu d'un habit qui tenait de l'uniforme militaire par les épaulettes et de l'habit à la française du temps de Louis XIV par la coupe et l'étoffe; cet habit était de

brocart d'or et doublé de satin blanc; les pierreries y ruisselaient sur toutes les coutures, et c'est de diamants et de rubis qu'étaient composées les épaulettes. Sur les souliers brillaient des boucles en diamants, et les jarretières, qui reliaient les bas de soie blancs à la culotte courte, étaient aussi formées d'un réseau de pierreries. Sur la poitrine rayonnaient, comme des soleils, tous les ordres que porte le prince, en brillants, en saphir, en topaze et en rubis. Autour des poignets, pour clore la chemise, le duc avait, en place de boutons, des bracelets éclatants, et lorsqu'il quittait ses gants, on apercevait à ses doigts une série de bagues plus merveilleuses les unes que les autres. La garde de son épée était tout en diamants, de même que la ganse du chapeau tricorne qu'il tenait à la main. Un autre costume fort riche était celui de l'ambassadeur turc, qui, par un singulier hasard, se trouvait assis ce soir-là à côté du nonce du pape. Le turban de Mahomet se balançait sur la pourpre romaine, tandis que, de l'autre côté du nonce, était placé le baron Rotschild, avec l'uniforme rouge autrichien tout galonné d'or; le mahométan, le chrétien et le juif se souriaient avec urbanité.

Beaucoup d'officiers anglais étaient à cette réception. Parmi les sénateurs on remarquait MM. Leverrier, Mérimée et Lebrun; parmi les membres de l'Institut, MM. Ingre, Babinet, le comte de Vigny et Alfred de Musset.

Mais voici Longchamp, voici les fêtes printanières, les promenades au bois, la saison des toilettes du jour les plus fraîches et les plus coquettes; car le soleil est un lustre inexorable qui n'admet pas une robe défraîchie ou un chapeau de la veille. C'est le moment où toutes les toilettes d'hommes et de femmes se renouvellent. Les hommes ont décidément adopté les jolies redingotes d'Humann en casimir noir ou bronze doublées d'un taffetas souple. Les manches se font toujours sans parements. La chemise, bouffante aux manches comme sur la poitrine, laisse voir les poignets fermés par deux boutons de pierreries. Les cravates noires ou blanches sont toujours les mieux portées, de même que les gilets en cachemire chamois ou en piqué blanc. Dans les pantalons, Humann permet et conseille plus de variété; ils se font en satin de laine, tantôt uni, tantôt rayé, tantôt à carreaux, tantôt zébré ou moucheté, et toujours sans sous-pieds. — Nous l'avons déjà dit, ce qui distingue les habillements qui sortent des mains d'Hu-

mann, c'est une souplesse et une aisance qu'aucun autre tailleur n'est parvenu à égaler.

Les robes de printemps les plus nouvelles sont les robes de barége soie et laine imprimé et les robes de grenadine aussi imprimée avec volants à dispositions. Nous en avons vu deux chez madame Célestine Quillet du plus charmant effet. Celle de barége était fond blanc tout parsemé de petits bouquets, tandis que sur les trois volants s'enroulaient des guirlandes de roses formant des médaillons enlacés. Le corsage était tout plat, décolleté, lacé par derrière, à pointe et à manches courtes comme les corsages de soirée. Mais par-dessus devait être mis un de ces frais canezous à bandes de tulle à pois bouillonnées, avec des rubans de taffetas blanc broché de petites fleurs passé dans chaque bouillon et tout pomponné aux manches, sur la poitrine et autour des basques, de petits nœuds du même ruban. Sur l'autre robe, en grenadine bleu Louise et à quatre volants imprimés où couraient des guirlandes de liserons rose, le canezou devait être en dentelle noire alternée de rubans fond bleu broché de petites fleurs roses, et tous les nœuds du même ruban. Pour sortir, on jette sur ces canezous, que la maison Daniel-Deray excelle à confectionner, un joli mantelet-écharpe de taffetas noir de chez madame Inger. Les garnitures les plus nouvelles pour ces mantelets sont une haute guipure à laquelle pend un riche effilé. — Ce genre de mantelet est celui qu'ont adopté nos élégantes. — Madame Inger prépare déjà pour l'été ses mantelets de dentelle noire et ceux de mousseline ou de tulle pour les jeunes filles.

Quoique les fleurs deviennent plus abondantes et s'étalent dans toutes les jardinières des boudoirs et des salons, les parfums de Guerlain concentrant toutes les essences des fleurs dans toute leur pureté et leur fraîcheur sont de plus en plus recherchés quand viennent les jours chauds. Rien n'est onctueux comme de mêler un demi-flacon d'extrait de lavande ou de jasmin à un bain tiède. C'est aussi le moment des sels et des vinaigres aromatiques que Guerlain renferme dans de riches flacons ciselés d'or et de vermeil, ou dans ceux non moins élégants d'ivoire sculpté et de pâte de riz. Nous recommandons aussi aux belles voyageuses et aux fashionables voyageurs les nécessaires de toilette en vermeil ou en argent qui contiennent un assortiment complet d'essences, de poudre, de savon et de pomades, les brosses à cheveux, celles à ongles, la poudre orientale, l'élixir Ruspini, qui rend la bouche fraîche et parfumée, et par-dessus tout la lotion Guerlain, indispensable pour les teints délicats après les promenades en plein soleil.

Il n'est pas une de nos lectrices qui ne désire dans sa chambre à coucher ou dans son oratoire une de ces madones de Raphaël, qui sont le double symbole de la grâce et de la maternité. Le peintre de la femme divinisée ornera désormais tous les intérieurs élégants, grâce à la publication des *Vierges de Raphaël*, dont la huitième et la neuvième livraison viennent de paraître

chez MM. Furne et Perrotin. On peut dire que ces deux gravures sont deux chefs-d'œuvre, qu'elles tiennent et au delà toutes les promesses des premières livraisons. Les deux planches nouvelles représentent deux Raphaël de notre Louvre, et l'on dirait que les deux artistes ont compris la comparaison qu'ils auraient à soutenir. La *sainte Marguerite* (elle a le dragon à ses pieds) est une œuvre excellente de M. Pannier, un des graveurs les plus distingués du *Béranger* illustré. La *Belle jardinière* est signée du nom de M. Gustave Lévy, qui est un grand artiste. Cette publication doit déjà à M. Gustave Lévy la *Vierge aux candélabres* et la *Madone de Saint-Siote*, car ces belles entreprises ont cela d'utile et d'intéressant qu'elles rendent célèbres les artistes inconnus, et qu'elles font vivre les artistes célèbres. Encore trois livraisons : la *Sainte Famille*, le *Mariage de la Vierge*, la *Vierge au Donataire*, et rien ne manquera plus au succès de cette admirable publication.

Détails du Dessin.

Toilette de femme. — Robe de taffetas broché gris perle parsemé de petits bouquets. Le corsage est à basquines chinoises ornées de passementeries et de glands. Col en point de Bruxelles. Manches de dessous garnies d'une dentelle de Bruxelles. Mantelet de dentelle noire. Chapeau de bois de cactus doublé de blanc et orné de fleurs roses. Ombrelle blanche.

Toilette d'homme. — Redingote en casimir bronze, pantalon en satin de laine gris, gilet chamois en piqué fin, chapeau noir, lorgnon d'or guilloché, canne de chez Verdier.

L'INSTITUTRICE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES EN PROSE.

(SUITE.)

JULIEN *à part*. — Elle m'entraîne plus loin que je ne voulais, je ne pensais pas qu'il fallût l'épouser pour être heureux.

LÉONIE *avec fierté*. — De quoi donc es-tu surpris, mon frère ? est-ce que monsieur oserait me parler d'amour s'il n'avait pas une passion sérieuse.

JULIEN *à part*. — Quel orgueil ! veut-elle me faire croire à la vertu d'une institutrice ? Et pourquoi pas ? après tout, c'est possible !

LÉONIE *brochant*. — Comme vous voilà pensif !

MATHIEU. — Embarrassé !

LÉONIE. — Incertain !

MATHIEU. — Gare à l'oncle, il est explicite, lui, il se prononce.

JULIEN. — Je voudrais bien voir que mon oncle eût l'audace d'aimer mademoiselle !

LÉONIE. — Il a cette audace, comme vous, monsieur. (*Avec mélancolie.*) On m'aime beaucoup ici.

MADAME DE LAURIS *à part*. — Quel caméléon ! la voilà triste et pudique à présent.

MATHIEU *à Julien*. — Audace, audace ! mon cher, il a le droit d'être audacieux, c'est un beau parti, riche, encore plus riche que vous, une position assise.

JULIEN *avec emportement*. — Mon oncle, mon oncle fait de la rhétorique, mon oncle est amoureux par ennui, par opposition, et s'il vous épouse, parbleu ! son plan est bien clair, c'est pour me désespérer et me contraindre d'épouser sa fille. Mais jamais, je le jure...

LÉONIE *à Julien*. — Pas de ces serments-là, demain peut-être vous aurez changé d'avis. Vous êtes un enfant gâté par la fortune, sans expérience de la douleur et partant très-ignorant de ce qui vous convient pour être heureux. Regardez-la bien, cette jeune cousine ! elle est plus belle que moi, son cœur vaut mieux que le mien, son esprit vaudra son cœur ; vous ne prenez pas garde à cette créature parfaite, et vous vous occupez de moi, produit excentrique d'une société mal faite.

MADAME DE LAURIS *à part*. — Quel est son dessein ?

LÉONIE. — Quand vous aurez trente ans vous la regretterez amèrement ; il ne sera plus temps, car l'ange méconnu peut mourir ou se métamorphoser tellement dans la douleur que vous ne le reconnaîtrez plus ; aimez-la donc, cette pure et belle Cécile, elle vous aime, et je crois que votre abandon la tuera.

JULIEN. — Ce n'est qu'une enfant !

LÉONIE *tristement*. — Croyez-moi ! je sais combien on peut souffrir à cet âge ! vous ne vous en doutez pas vous autres hommes, qui sortez du collège déjà gâtés, sans fraîcheur d'âme, sans aspiration d'amour, vous ne lisez jamais bien dans le cœur des femmes, et quand vous l'avez brisé, vous ne réparez rien. Léger à vingt-cinq ans, blasé à trente, ambitieux et égoïste à quarante...

MADAME DE LAURIS *à part*. — C'est vrai ! mais je ne la comprends plus, que veut-elle ?

LÉONIE. — J'en conclus que vous faites de tristes amants et de vilains maris. (*Elle se lève, prélude au piano et fredonne un air d'opéra.*)

MATHIEU *à part*. — Tentatrice, va ! (*A Julien.*) Quel timbre de sirène !

JULIEN *s'approchant de Léonie*. — Vous avez toutes les séductions, toutes les grâces, décidez de mon sort ; je ne puis vivre sans vous, dites un mot et ce soir même nous partons pour l'Italie, là vous disposez de ma destinée, de ma fortune, de...

MATHIEU. — De votre main !...

JULIEN *presse la main de Léonie avec passion*. — Oui, prononcez-vous !

LÉONIE *regardant vivement du côté de madame de Lauris, qui referme les yeux*. — Je prononce que vous êtes fou avec votre pantomime que votre tante peut voir, pas un mot de plus, surtout pas un geste, ou je n'accorde rien.

JULIEN. — Je me sou mets et j'espère !

LÉONIE *avec coquetterie*. — A ce soir.

JULIEN. — Vous consentez ?

LÉONIE. — A huit heures où je vous ai dit !...

JULIEN. — Dans l'orangerie, c'était donc sérieux ?

LÉONIE. — Oui.

JULIEN. — Oh ! merci, merci ! (*Il veut lui prendre la main.*)

LÉONIE. — Encore !

Scène X.

LES PRÉCÉDENTS, CÉCILE.

CÉCILE *sur le seuil de la porte observant Léonie et Julien sans être vue*. — De quoi la remercie-t-il ?

MATHIEU *montrant Cécile à sa sœur*. — Cette jeune fille souffre, ma sœur !

LÉONIE *toujours au piano*. — Je le sais bien. (*Cécile va s'agenouiller auprès de sa grand' mère, qui entoure son cou de ses bras et la regarde avec amour.*) Et ce duo, Cécile, êtes-vous décidée ? monsieur Julien, êtes-vous reposé ?

CÉCILE. — Je suis toujours bien lasse.

JULIEN. — Moi, je repars ! (*Entre un domestique.*)

LE DOMESTIQUE. — M. le marquis attend mademoiselle Cécile et monsieur Julien dans son cabinet. (*Le domestique se retire.*)

LÉONIE *à Cécile en souriant*. — C'est pour un duo qui n'aura pas besoin de mon accompagnement.

CÉCILE *à Léonie*. — Oh ! vous pouvez nous suivre, mademoiselle !

JULIEN *à Cécile*. — Excusez-moi près de mon oncle, je suis forcé de repartir à l'instant, et je ne pourrai le voir que demain.

CÉCILE. — Vous vous excuserez bien vous-même, mon cousin (*Saluant Léonie.*) Je me rends aux ordres de mon père. (*Elle sort.*)

LÉONIE *à Julien*. — Mais allez donc ! je ne veux pas être réprimandée.

MATHIEU. — Il a raison, ma sœur, il est dans son rôle. (*A Léonie à part.*) Et toi, tu en joues un auquel je ne comprends plus rien.

LÉONIE *avec coquetterie éconduisant Julien de la main*. — Bonjour, monsieur Julien ; à ce soir, monsieur Julien !

JULIEN. — Vos paroles m'embrasent et vos regards me glacent, ils sont sataniques.

LÉONIE *avec ironie*. — Un gros mot de mélodrame ! allez-vous recueillir, fixez-vous bien sur vos propositions et à tantôt.

JULIEN. — Un jour, une heure seul avec vous au prix de ma vie entière.

MATHIEU. — Phrase d'un poète de la restauration, c'est perruque, la jeunesse!

JULIEN. — Dites que c'est indomptable. Ah! ce n'est pas monsieur mon oncle, ce n'est pas (*il désigne madame de Lauris*) ma respectable tante qui m'arrêteront. A ce soir!... (*Il sort.*)

Scène XI.

MADAME DE LAURIS, LÉONIE, MATHIEU.

MATHIEU. — Tu abuses de la liberté, de la coquette-rie, de la latitude, de l'intrigue.

LÉONIE *après avoir fait boire madame de Lauris, qui referme les yeux.* — Vas-tu me faire un sermon?

MATHIEU. — Non, si tu es franche avec moi.

LÉONIE. — Avec toi toujours.

MADAME DE LAURIS *à part.* — Ah! je vais savoir!...

MATHIEU. — Quel est ton but dans ton double jeu avec ce jeune homme et M. de Lauris?

LÉONIE. — D'exciter le neveu jusqu'à l'enlèvement, jusqu'au mariage si l'oncle me dédaigne; car, vois-tu, il faut à mon cœur satisfaction ou vengeance!

MATHIEU. — Qu'est-ce à dire? cet ancien amour te tient au cœur, ou, pour parler plus juste, il sollicite ta vanité?

LÉONIE *avec attendrissement.* — Tu disais vrai, il me tient au cœur, mon frère! je n'ai pu le revoir impunément.

MATHIEU. — Lui! M. de Lauris!

LÉONIE. — Oui, M. de Lauris, mon premier amour, le seul pur, le seul fort dans la vie.

MATHIEU. — Quoi, tu aimes ce débris!

LÉONIE. — Ce débris porte en lui les souvenirs de ma jeunesse, de mes espérances, de mes douleurs; quand il paraît, je lui prête le visage d'autrefois!

MATHIEU. — Avant de le regarder.

LÉONIE. — Quand il parle, je crois qu'il va m'adresser des paroles qui vont à l'âme!

MATHIEU. — Avant de l'entendre.

LÉONIE *avec tristesse.* — Tu le trouves donc bien changé, toi? Mais pour moi, c'est toujours lui!... lui beau, aimé, ou plutôt lui qui plaisait, lui que j'aimais; je le vois toujours avec mes yeux d'il y a quinze ans! et tiens, mon frère, s'il m'aimait, s'il réparait le mal qu'il m'a fait, oh! je ne m'en cache pas, je serais bien heureuse!

MADAME DE LAURIS *à part.* — Elle aime mon fils véritablement.

MATHIEU. — Ma bonne Léonie!

LÉONIE. — Depuis que je suis ici, j'oublie ma vie fiévreuse de Paris, je me plais dans la vie de famille; cette campagne, ces arbres, ces montagnes, cela purifie le cœur comme le sang; je voudrais être la mère de cette orpheline, la fille de cette aïeule, la femme de celui que j'ai aimé!

MATHIEU. — Allons, tu n'es pas une froide et méchante coquette! tu es un bon cœur refoulé!

LÉONIE. — Les méchants ne le sont que parce qu'ils

ont été aigris par le chagrin, on peut les désarmer par le bonheur.

MATHIEU. — Mais si ton espérance était encore déçue?

LÉONIE. — Oh! si l'on me refuse ce bonheur qui m'est dû après tant de mécomptes, d'agitations, de labeurs! alors je marche sur le bonheur des autres, à mon tour je blesse et je torture!...

MATHIEU. — Oui, sus sur les bourgeois!

LÉONIE. — Ils nous molestent assez, nous pauvres artistes, dont ils ne peuvent se passer pourtant!

Scène XII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LAURIS, CÉCILE.

CÉCILE *appuyée sur le bras de son père.* — Non, mon père, je ne souffre pas.

LÉONIE *à Mathieu.* — Cours, stimule, Julien.

MATHIEU *bas à Léonie.* — Je vais le lancer à toute vapeur! (*Il sort.*)

(*M. de Lauris amène sa fille auprès de sa mère, dont il prend la main, qu'il pose sur l'épaule de Cécile; madame de Lauris embrasse son fils et lui fait signe qu'elle veut reposer. Elle échange avec Cécile des caresses et des signes d'intelligence en désignant Léonie.*)

M. DE LAURIS *montrant sa fille à Léonie.* — Elle est bien triste, consolez-la, aimez-la, et ne décidez rien contre moi que vous ne m'ayez entendu.

LÉONIE *froidement.* — Je vous ai entendu, monsieur, qu'auriez-vous de plus à me dire?

M. DE LAURIS. — Vous le saurez bientôt: à mon âge, au vôtre, oserai-je dire, on agit avec plus de réflexion qu'à vingt ans, mais on agit mieux. Permettez que nous causions encore une fois; ici, c'est impossible, mais chez vous ou chez moi?...

LÉONIE. — Y pensez-vous?

M. DE LAURIS. — Quoi! vous doutez encore de moi?

LÉONIE. — Je doute de ma destinée.

M. DE LAURIS *avec émotion et lui tendant la main.* — Confiez-vous.

LÉONIE. — Eh bien, j'accepte! je vous entendrai non chez vous, non chez moi, mais dans un quart d'heure à l'orangerie. (*A part.*) Il y sera avant Julien.

M. DE LAURIS. — Merci. (*A Cécile.*) Notre bonne mère va mieux; quand elle reposera, repose auprès d'elle, mon ange, et engage mademoiselle, qui a passé tant de nuits, à se retirer.

CÉCILE. — Dès à présent, mon père, je puis rester seule ici. (*M. de Lauris sort après avoir embrassé sa mère et sa fille, et salué Léonie.*)

Scène XIII.

MADAME DE LAURIS, LÉONIE, CÉCILE.

LÉONIE *prenant la main de Cécile, qui fait un mouvement d'éloignement.* — Vous ne voulez donc plus de moi, ma chère enfant? et vous, madame? (*Elle sourit à madame de Lauris, qui lui fait un signe amical d'adieu.*)

CÉCILE *d'un ton contraint*. — La femme de chambre et moi suffirons ici, bonsoir, bonsoir, mademoiselle, allez reposer.

LÉONIE *avec bonté*. — Méchante ! vous me chassez !

CÉCILE *glaciale*. — Peut-être êtes-vous attendue ?...

LÉONIE. — Où donc ? (*A part.*) Pauvre enfant ! elle pressent, elle devine, elle aime déjà !

CÉCILE *avec aigreur*. — Est-ce que je le sais, moi !

MADAME DE LAURIS *à part*. — Son amour se trahit ; la passion gronde en elle.

LÉONIE. — Tenez, Cécile, soyez franche ! depuis tantôt vous n'êtes plus la même que ce matin, qu'hier.

CÉCILE *avec irritation*. — Oh ! laissez-moi ! laissez-moi !

LÉONIE. — Vous n'avez rien à me dire, rien à me confier ?

CÉCILE. — Rien.

LÉONIE. — Rien à m'ordonner ?

CÉCILE. — Partez ! partez !

LÉONIE *avec fierté*. — J'obéis ; du moment où je ne suis plus une amie pour vous, je redeviens une subalterne qu'on paye et qui ne doit jamais être importune. (*Elle s'éloigne, et dit à part sur le seuil de la porte.*) Ta confiance, ta douceur m'auraient touchée, jeune fille ! ta colère, tes soupçons me ramènent à la lutte qui est ma vie. Adieu donc. (*Elle sort.*)

Scène XIV.

MADAME DE LAURIS, CÉCILE.

CÉCILE *avec agitation*. — Une amie, lorsqu'elle me trahit ! Oh ! trompeuse, trompeuse ! tu mens à moi qui t'aimais et qui me confiais ! je souffre bien ! Si j'avais ma mère, elle me comprendrait, elle me guiderait, mais que dire à une aïeule ? l'amour, c'est si loin d'elle... elle doit l'avoir oublié ! (*Elle regarde du côté de madame de Lauris, celle-ci lui tend les bras, Cécile s'y jette.*) O ma bonne maman, si vous pouviez m'entendre !

MADAME DE LAURIS *écrivain, Cécile lisant haut à mesure*. — Parle, j'entends un peu ce soir !

CÉCILE *avec véhémence*. — Elle nous trompe, elle nous trahit tous, elle trompe mon père qui se fie à elle et qui me disait tantôt : « Voudrais-tu l'avoir pour mère ? » Elle vous trompe, vous, qu'elle soigne ; elle me trompe, moi, qu'elle caresse ; oui, oui, elle nous trahit tous, elle n'aime pas mon père, elle ne vous aime pas, elle est mon ennemie !...

MADAME DE LAURIS *écrivain, Cécile lisant haut*. — Qu'en sais-tu ?

CÉCILE. — J'en suis sûre, puisqu'elle aime Julien, puisqu'elle l'enlève, puisqu'elle l'épouse ce soir !

MADAME DE LAURIS *souriant, puis écrivain, Cécile lisant haut*. — En es-tu bien sûre ?

CÉCILE. — Si j'en suis sûre : tantôt dans la serre, ils ne me voyaient pas, mon cousin marchait auprès d'elle et soupirait ; tout à coup il a voulu lui prendre la main, elle s'est reculée, et lui a dit avec son air inimitable :

— Vous me lassez avec vos enfantillages. — Vous me traitez toujours en enfant, a répondu Julien ; vous vous trompez, j'ai la décision d'un homme, je ne veux plus vivre que pour vous. — Eh bien ! a-t-elle répliqué, nous en causerons : soyez ce soir à huit heures dans l'orangerie. — Ma vie, ma fortune sont à vous, s'est écrié Julien. — Nous verrons bien, a-t-elle repris, et elle s'est enfuie en lui jetant un volubilis au visage. (*Elle pleure.*) O ma mère, ma mère ! cette femme est entrée ici pour me prendre mon bonheur.

MADAME DE LAURIS *écrivain, Cécile lisant*. — J'ai tout vu, tout compris, tu te trompes, elle n'aime pas Julien.

CÉCILE. — Mais lui, il l'aime !

MADAME DE LAURIS *écrivain, Cécile lisant*. — Il te reviendra.

CÉCILE. — Oh ! je n'en veux plus !

MADAME DE LAURIS *écrivain, Cécile lisant*. — Laisse faire à ta grand'mère.

CÉCILE. — Oui, vous m'aimez ! mais vous ne pouvez faire qu'il m'aime ; je vous dis que c'est fini.

MADAME DE LAURIS *souriant en écrivain, Cécile lisant*. — Pas si vite ; je réponds de lui.

CÉCILE. — Vous ne l'avez pas entendu ! ses paroles sont là, elles ferment mon cœur. Mais vous souriez, vous ne me plaignez pas.

MADAME DE LAURIS *écrivain, Cécile lisant*. — Tu oublies nos conventions ; tu manques de foi.

CÉCILE *avec exaltation*. — Et vous, vous ne croyez pas à mon malheur ! (*On entend sonner une horloge au dehors.*) Tenez, huit heures sonnent. (*Elle s'incline près de la porte-fenêtre entr'ouverte.*) J'entends des pas sur le sable près de l'orangerie ; laissez-moi m'approcher sur la terrasse, je les verrai, je les entendrai peut-être. (*Madame de Lauris fait des signes de tendresse et de supplication pour la retenir.*) Ma bonne mère, il faut que je sache !... Ah ! je veux savoir. (*Elle disparaît sur la terrasse.*)

MADAME DE LAURIS. — Malheureuse enfant ! déjà passionnée. (*Elle se lève et se traîne jusqu'à la porte-fenêtre en s'appuyant aux meubles.*) Où va-t-elle ? que fait-elle ?

CÉCILE *revenant éperdue*. — C'est bien elle, c'est bien lui, je les ai entendus ; ils parlent mariage, amour, félicité !... j'y vais, j'y vais !... (*Madame de Lauris lui prend les mains et veut la retenir.*) Oh ! non, laissez-moi, je veux me montrer, je veux la confondre. (*Elle s'élance sur la terrasse et saute par-dessus la balustrade.*)

MADAME DE LAURIS, *oubliant le rôle qu'elle s'est imposé, pousse un cri*. — Ah ! malheureuse enfant ! elle a franchi la balustrade au risque de se tuer ! (*Sur la terrasse, appelant.*) Cécile, Cécile !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

La toile se relève presque aussitôt.

MADAME LOUISE COLET.

(*La fin au prochain numéro.*)

(*La suite à la page 1424.*)



ÉCHARPE MACHABÉE EN SOIE AVEC ORNEMENTS EN PLUMES

DE LA MAISON COUCHONNAIL.



PELISSE L'ÉTOILE, EN SOIE,

DE LA MAISON COUCHONNAL.

BALLADE DE LA CHARITÉ,

PAR CHATTERTON.

C'était le mois de la Vierge, lorsque le soleil lançait ses rayons dévorants et les faisait briller sur les prairies échauffées. La pomme quittait son vert pâle et rougissait, et la molle poire faisait plier la branche touffue. Le chardonneret chantait tout le long du jour; c'était alors la gloire et la virilité de l'année, et la terre était vêtue de sa plus belle parure de gazon. Le soleil était rayonnant au milieu du jour, l'air calme et mort, le ciel tout bleu. Et voilà qu'il se lève sur la mer un amas de nuages d'une couleur noire, qui s'avancent au-dessus des bois en cachant le front éclatant du soleil. La noire tempête s'enfle et s'étend à tire-d'aile.

Sous un chêne planté près du chemin qui conduit au couvent de Saint-Godwin, s'est arrêté un triste pèlerin, pauvre d'aspect, pauvre d'habits, depuis longtemps plein de misère et de besoins. Où pourra-t-il s'enfuir et se mettre à l'abri de la grêle? Il n'y a près de là ni maison ni couvent.

Sa figure pâle atteste les craintes de son âme; il est misérable, désolé, à demi mort. Il s'avance vers le dernier lit du dortoir, vers la fosse, aussi froid que la terre qui couvrira sa tête. La charité et l'amour se trouvent-ils parmi les puissants du monde, les chevaliers et les barons, qui vivent pour le plaisir et pour eux-mêmes?

La tempête qui se préparait est mûre; de larges gouttes tombent déjà; les prairies brûlées boivent la pluie avec ardeur et remplissent l'air de vapeurs. L'orage prochain effraie les troupeaux, qui s'enfuient dans la plaine. La pluie tombe par torrents des nuages. Le ciel s'ouvre, le jaune éclair brille, et les vapeurs enflammées vont mourir au loin.

Écoutez!... à présent résonne le roulement du tonnerre: il s'avance lentement et semble s'accroître; il ébranle le clocher, dont l'aiguille se balance là-bas; puis il diminue et se perd tout à fait. Cependant l'oreille effrayée l'écoute encore. Les vents se lèvent tous; l'orme baisse la tête; l'éclair brille de nouveau, et le tonnerre éclate; les nuages, gonflés, s'ouvrent et lancent à la fois une grêle de pierres.

Monté sur son palefroi, l'abbé de Saint-Godwin se dirige vers le couvent à travers la plaine humide et ruisselante. Son petit chaperon est percé par la pluie, et sa ceinture peinte est très-endommagée. Il dit son chapelet à rebours, ce qui montre son déplaisir; l'orage s'accroît; il cherche un abri près du chêne où le malheureux s'était réfugié. Son manteau est du plus beau drap de Lincoln, attaché sous le menton par un bouton d'or; sa robe blanche ornée de franges d'or; ses souliers,

relevés comme ceux d'un seigneur, montrent bien qu'il ne considère pas la richesse comme un péché. Les beaux harnais lui plaisent ainsi que les ornements de la tête de son cheval.

— La charité, seigneur prêtre? dit le malheureux pèlerin épuisé; permettez-moi d'entrer dans votre couvent jusqu'à ce que le soleil vienne luire sur nos têtes, et que la bruyante tempête de l'air soit passée. Je suis vieux, pauvre et sans secours; je n'ai ni maison, ni ami, ni bourse: tout mon bien est ce crucifix d'argent.

— Tais-toi, misérable! dit l'abbé, ce n'est pas le temps de demander l'aumône ou des prières: mon portier ne laisse jamais entrer les vagabonds; je ne reçois que celui qui vit honorablement.

Le soleil en ce moment luttait contre les sombres nuages, et lançait un de ses rayons les plus brillants; l'abbé pique son coursier et disparaît bientôt.

Encore une fois le ciel se couvre de lourdes nuées; le tonnerre gronde. On voit un prêtre qui traverse la plaine; l'habillement de celui-là n'avait rien de brillant et n'avait point de boutons d'or; son capuchon et son petit manteau étaient gris, mais très-propres: c'était un moine des ordres mendiants. Se détournant du grand chemin, il se dirige vers le chêne où le pauvre s'est abrité.

— La charité, sire prêtre? dit le pèlerin exténué, pour l'amour de la sainte Marie et celui de votre ordre. Le moine alors détache sa bourse et en tire un groat d'argent. Le pauvre pèlerin tremble de joie.

— Tiens, prends cet argent, il pourra te soulager, malheureux pèlerin; nous ne sommes tous que les intendants du ciel, et nous n'avons rien qui nous appartienne réellement.

Mais apprends de moi que nous rendons bien rarement un compte fidèle à Notre-Seigneur. Allons, prends mon manteau; tu es presque nu à ce que je vois, il est à toi. Les saints sauront bien m'en dédommager.

Il quitte le pèlerin et poursuit son chemin. O Vierge, et vous tous saints qui vivez en gloire, donnez la bonne volonté au riche ou la subsistance au pauvre!

(Traduction de M. le comte Alfred de Vigny.)

POÉSIES.

LE LEGS.

I.

Un grand pont jeté sur le Rhône,
Au pied d'un gothique donjon,
Unit Beaucaire à Tarascon;
Nous le traversions chaque automne.

J'avais quinze ans, le cœur joyeux.
Nous allions des champs à la ville;
Les frais atours, le bal futile
Tourbillonnaient devant mes yeux.

Sur le pont je passais distraite,
Suivant quelque songe d'amour
Ou quelque songe de poète.
C'est là que m'apparut un jour,

Debout près de la première arche,
Un jeune homme triste et pensif,
Incertaine était sa démarche,
Son front pâle, son regard vif.

Les cheveux de sa tête grêle
Se hérissaient sous le mistral,
Flottant autour de son corps frêle,
Son pauvre habit l'habillait mal.

Il était laid, j'étais moqueuse;
Il me regardait tendrement:
A chaque œillade langoureuse
Redoublait mon fol enjouement.

Au front une rouge couture
Lui descendait le long du nez,
Et dans sa piteuse tournure,
Il boitait les genoux tournés.

Et je riaais à la veillée
Au souvenir du malheureux,
Lorsque ma suivante éveillée
Me disait: « C'est votre amoureux. »

Durant sept ans, toujours plus pâle,
Plus éperdu, plus amaigri,
Sur le pont, malgré la rafale,
Il vint m'attendre et m'a souri.

Son âme, à mon âme asservie,
Comme un esclave m'escortait.
Qu'était-il? quelle fut sa vie?
Je l'ignore; que m'importait?

On disait que, d'humeur sauvage,
Cachant au monde ses douleurs,
Dans un enclos près du rivage,
Il s'était fait l'amant des fleurs.

Roses, tubéreuses, jonquilles
Étaient pour son cœur attristé
Autant de fraîches jeunes filles
Dont il aspirait la beauté.

II.

Un jour, seule et dans la tristesse,
J'appris la mort du délaissé,
Et le legs que, dans sa tendresse,
L'infortuné m'avait laissé!

C'étaient deux orangers de Gène,
Dignes de la serre d'un roi,
Que durant ses longs jours de peine
Il avait cultivés pour moi,

Afin que sur ma tête aimée,
Qu'en secret il voulut bénir,
En tombant leur pluie embaumée
Me rappelât son souvenir.

M^{me} LOUISE COLET.

A MA FILLE

LE JOUR DE SA PREMIÈRE COMMUNION.

L'autre jour ta gaité de pinson sur la branche
Te faisait ressembler au jeune oiseau joyeux,
Maintenant sous ton voile et dans ta robe blanche
Te voilà jeune fille au maintien sérieux.

Tu te places timide auprès des autres vierges,
Ton beau regard limpide a mis un voile aussi,
Tu parais au milieu de l'encens et des cierges
Pareille aux saintes d'or qu'on voit peintes ici.

O mon enfant béni, tu ne perds pas au change,
Dans ce grand jour à Dieu tu t'offres sans défaut;
Les ailes de l'oiseau deviennent ailes d'ange,
La plume en est plus blanche et le vol est plus haut.

Reste toujours ainsi, confiante et ravie,
Courbant ton front charmant devant les saints autels,
Et laisse le doux soin de préserver ta vie
Au bouclier formé par les bras maternels!

LÉONIE D'AUNET.

LA FILLE AUX CHEVEUX DE LIN.

Sur la luzerne en fleur assise,
Qui rêve dès le frais matin?
C'est la fille aux cheveux de lin,
La belle aux lèvres de cerise.

L'amour, au clair soleil d'été,
Avec l'alouette a chanté.

Ta bouche a des couleurs divines,
Ma chère, et tente le baiser.
Sur l'herbe en fleur veux-tu causer,
Fille aux cils longs, aux boucles fines?

L'amour, au clair soleil d'été,
Avec l'alouette a chanté.

Ne dis pas non, fille cruelle,
Ne dis pas oui !... j'entendrai mieux
Le long regard de tes grands yeux
Et ta lèvre rose, ô ma belle !

L'amour, au clair soleil d'été,
Avec l'alouette a chanté.

Adieu les biches et les lièvres,
Et les rouges perdrix. Je veux
Baiser le lin de tes cheveux,
Presser la pourpre de tes lèvres !

L'amour, au clair soleil d'été,
Avec l'alouette a chanté.

LECONTE DE LISLE.

REVUE MUSICALE.

Tout le monde savait bien que l'opéra de la *Vestale* était à l'étude depuis la fin de janvier et qu'on comptait sur un grand succès dépassant encore celui de la reprise des *Huguenots*. Mais, connaissant les lenteurs de notre Grand-Opéra et les recherches minutieuses qu'il met aux moindres détails de la mise en scène, on fut très-étonné de lire un beau matin, et un vendredi encore, sur une affiche pas plus grande que la main : *Aujourd'hui, première représentation de la VESTALE*. La foule pourtant accourut, c'est-à-dire la foule d'une première représentation, foule composée invariablement des mêmes personnes; de sorte qu'on pourrait même supprimer les affiches publiques ce jour-là, et se contenter d'envoyer des lettres d'invitation aux élus de ces sortes de fêtes. Ne croyez pas cependant que cette réunion d'amis, ce public invité soit indulgent et enthousiaste; il est, au contraire, froid et difficile. Aussi faut-il voir comme tout le monde tremble, depuis les premiers artistes jusqu'au souffleur, depuis le chef d'orchestre jusqu'à la grosse caisse. D'où il résulte que si, à force de répétitions générales, l'opéra ne se trouve pas avoir été déjà exécuté au moins dix fois avant d'apparaître au grand jour, — une première représentation a tout l'air d'une répétition, où chacun tire de son côté et où l'ensemble laisse beaucoup à désirer. On m'assure qu'un ordre venu de haut lieu avait devancé d'une semaine la première exécution de l'opéra de Spontini, et il faut reconnaître que l'empereur avait à plus d'un titre le droit de réclamer le chef-d'œuvre qui a été une des gloires du premier empire. Représenté en décembre 1807 pour la première fois, l'opéra de Spontini défraya pendant trente ans le répertoire de toutes les grandes scènes de l'opéra, et encore

aujourd'hui bien des théâtres d'Allemagne font leurs plus belles recettes avec ce merveilleux ouvrage. Pourquoi, me demanderez-vous, aimables curieuses, cette reprise n'a-t-elle pas répondu à l'attente de tout Paris? Est-ce la faute des artistes ou celle du public? — Peut-être des uns et des autres. Les chanteurs, n'ayant pas la tradition de la déclamation lyrique de cette tragédie-opéra, qui fut la transition de la musique de Gluck à la musique de Rossini, ne se sentent pas à l'aise dans ce monde inconnu; ils cherchent des effets modernes qui font contre-sens avec l'idée du maître, et font naître ainsi des comparaisons fâcheuses pour l'œuvre primitive aussi bien que pour les œuvres imitées. Remarquez le célèbre finale du second acte, qui a donné naissance à tant d'admirables pages de l'école moderne; l'auditoire, électrisé par ce crescendo pathétique, se rappelle *Othello* et la bénédiction des poignards des *Huguenots* et le finale du *Barbier*, et dit tout haut : Je préfère cela à la *Vestale*. — Mais, ingrats, n'oubliez pas que si vous aimez tant ces effets sublimes, vous les devez à l'inspiration de Spontini, qui a fait faire à l'instrumentation des pas de géant. Espérons que le public des représentations suivantes se mettra plus à l'unisson de cette œuvre magistrale, et que les chanteurs, se réchauffant aux encouragements du public, sortiront du froid et de l'exagération, ces deux extrêmes d'une œuvre mal comprise. Ne croyez pas cependant que l'exécution soit médiocre : le grand talent d'artistes éminents comme mademoiselle Cruvelli et Roger vous répond du contraire; mais plus un artiste est haut placé, plus on l'observe et on devient exigeant; l'attente n'est presque jamais réalisée, l'imagination de chacun s'étant créé autre chose que ce que lui montre l'artiste : alors déceptions et critiques. Aussi est-il beaucoup plus facile de créer un rôle tout nouveau que de reproduire un type qui est pour ainsi dire du domaine public. Quant aux artistes peu connus, chargés de rôles secondaires, ils dépassent presque toujours l'attente générale; de sorte que ce sont eux qui sont les plus fêtés; — si à cet avantage de position on réunit une voix magnifique et un style grandiose comme Bonnehée, on devient du jour au lendemain artiste de premier ordre. Il a dit avec Roger le duo des deux amis, admirable élan d'une amitié enthousiaste, puis l'air si touchant du troisième acte, avec la science d'un premier prix du Conservatoire et l'aplomb d'un artiste déjà rompu à toutes les ruses de l'art. Mademoiselle Poinot a fait comme l'orchestre, elle n'a pas toujours été irréprochable de justesse. Le souverain pontife (Obin) suivait la grande prêtresse, et les chœurs suivaient, ou plutôt ne suivaient pas l'orchestre. — On m'assure qu'à la seconde représentation tout allait déjà mieux, et mademoiselle Priora, la belle Romaine, pouvait, au milieu de la magnifique décoration du premier acte, se faire illusion en croyant assister à une véritable fête antique et l'embellir par sa danse correcte et élégante.

Pendant qu'à l'Opéra la *Vestale* a remplacé les *Huguenots*, et qu'au lieu des coups de fusil de la Saint-Barthélemy nous entendons le cliquetis des épées et des boucliers romains, l'*Étoile du Nord* fait la fortune de l'Opéra-Comique et l'admiration de tout ce qui aime la belle musique. Retournez-y cent fois, et vous y découvrirez chaque fois de nouvelles beautés. La sublime mélodie qui parcourt toute la partition, comme une étoile qui rayonne au-dessus d'un camp rempli de bruit et de chants guerriers, est déjà dans toutes les mémoires; et l'ouverture, très-bien arrangée d'ailleurs pour le piano, se trouve dans tous les salons. La maison *Brandus et C^{ie}* va publier des fantaisies sur les thèmes favoris de l'*Étoile du Nord*, que préparent nos compositeurs-pianistes les plus en vogue.

Les Italiens ont voulu reprendre la *Dona del Lago*, de Rossini; mais l'insuffisance des contr'alto a fait renoncer à cet essai, et l'on a eu recours au *Barbieri*, chef-d'œuvre immortel, ce qui rime avec succès éternel.

Les concerts vont leur train de carême, et si j'aspirais à arriver à Pâques, ce serait moins pour sortir de ce temps d'austérités que pour être exempte des pénitences musicales que nous inflige cette armée de soi-disant musiciens qui défilent dans la salle Pleyel ou dans la salle Herz. — Une exception bien brillante à ce fastidieux vacarme a été le magnifique concert donné le 29 mars dans la salle Herz par le maître de céans. — Vous toutes qui savez jouer la *Violette*, de l'inventeur des morceaux *di bravura*, — vous toutes qui appréciez le talent de ce premier venu parmi nos grands pianistes (car sa réputation remonte à 1820), apprenez la simple mélodie qu'il a chantée comme Chopin, et la fantaisie sur le *Pré aux Clercs* qu'il a tonnée comme Liszt, et vous ferez comme nous, — vous retournerez entendre le grand pianiste, s'il daigne donner un second concert et y exécuter ses nouvelles compositions.

A. V. RECUM.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, la *Vie d'une comédienne*, drame en cinq actes de MM. Anicet Bourgeois et Théodore Barrière. — *Frédéric-Lemaître et sa servante*. — *Une levrette perdue*.

L'événement théâtral de la semaine c'est la *Vie d'une comédienne* à la Porte-Saint-Martin; nous allons essayer d'en donner l'analyse à nos lectrices: il s'agit d'une fille du peuple dont l'âme est honnête et élevée.

Elle se nomme Olympe. Tout enfant elle a montré les plus heureuses dispositions dramatiques, et par la protection d'un vieux sociétaire du Théâtre-Français elle obtient de débiter sur cette scène dans la tragédie. Bientôt sa réputation grandit, elle devient célèbre comme l'est de nos jours Rachel; princes, grands seigneurs et renommées littéraires sont à ses petits levers. Le comte de Rudentz ressent pour elle une vive passion et lui propose de l'épouser; Olympe refuse, bien qu'elle partage l'amour du comte. Elle sent toutes les douleurs, toutes les humiliations qu'entraînent ces mariages que la société condamne. Pour le monde, Olympe, quoique devenue comtesse, ne serait jamais que l'ancienne comédienne. Les salons aristocratiques lui ferment leurs portes, et cette proscription s'étendrait peut-être jusqu'à son mari.

Le comte de Rudentz, désespéré de la résistance d'Olympe, ne voit de refuge que dans la mort, et durant une représentation des *Horaces*, dans laquelle Olympe joue Camille, il se tire un coup de pistolet, la balle effleure le crâne sans l'ouvrir et le comte survit. Olympe se décide à l'épouser; mais après quelques semaines de lune de miel, lorsque le mari veut produire sa femme, commencent les insultes du monde contre celle-ci. On invite partout le comte sans la comtesse. Un cousin de Rudentz lui déclare qu'il ne peut pas même admettre que ce mariage soit valable, et sa mère, la douairière de Rudentz, quitte le château où son fils amène sa femme, pour ne pas profaner son deuil de veuve au contact d'une comédienne, qui, pense-t-elle, ne s'est fait épouser de son fils qu'au moyen de machinations infernales.

Le comte s'indigne d'abord des outrages qu'on fait à sa femme, puis il finit par s'en fatiguer et par éprouver une sorte d'éloignement pour celle qui en est l'objet. De la lassitude à la froideur il n'y a qu'un pas, et la froideur et l'infidélité se touchent. Le comte lie une intrigue avec une ancienne femme de chambre d'Olympe, et finit par abandonner tout à fait sa femme.

Durant un entr'acte la révolution de 93 éclate, le comte de Rudentz, sa mère et son cousin se trouvent compromis; c'est Olympe qui se dévoue, Olympe qui veut les sauver ou mourir avec eux. Le 9 thermidor arrive et dénoue le drame sans effusion de sang. Madame Guyon a été fort belle dans le rôle de la comédienne.

JUSTICE DE PAIX DU 5^e ARRONDISSEMENT.

Présidence de M. Lachaux, juge de paix.

Audience du 22 mars.

FRÉDÉRIC-LEMAÎTRE ET SA SERVANTE.

— UNE LEVRETTE PERDUE.

Le prétoire de la justice de paix du 5^e arrondissement, d'ordinaire si délaissé, était aujourd'hui envahi

par une foule nombreuse. Il s'agissait, en effet, d'assister aux débats d'un procès fait à Frédérick-Lemaître par sa domestique.

Mademoiselle Aumur s'avance à la barre d'un air narquois, et expose en ces termes sa demande :

« J'ai servi M. Frédérick-Lemaître avec honneur, j'ose le dire, pendant cinq mois. Monsieur est très-bon, mais les autres domestiques m'ont noircie dans son esprit. Il m'a donné mon compte; je n'ai pas voulu attendre les huit jours de grâce; j'ai pris tout de suite mon congé. Monsieur a eu la petitesse de refuser le paiement de 65 fr. pour mes deux derniers mois de gages. Alors, moi, je me suis donné la chose de le citer pour lui apprendre à vivre. Je demande une condamnation tout de suite. »

Les assistants se rangent pour faire place au grand comédien qui donne le bras à sa fille, charmante enfant de quatorze ans.

M. FRÉDÉRIK-LEMAÎTRE. — L'accusée qui comparait devant vous a été, il est vrai, cinq mois au service de ma maison; elle se conduisait fort mal. Pour ne pas l'accabler, je ne veux pas dire en quoi consistaient ses fautes; mon indulgence m'avait porté plusieurs fois à lui pardonner; mais chez elle la nature l'emportait sur la raison. Son service étant devenu intolérable pour mes autres domestiques comme pour moi-même, je dus me résoudre à la congédier. Elle reprit en vain le chemin de mon indulgence, il y avait mesure comble; la patience comme toutes choses a ses limites; j'exigeai donc qu'elle sortit dans la huitaine.

Quatre jours après cette décision, vers trois ou quatre heures de l'après-midi, ma fille était en pleurs; sa levrette était perdue; cette levrette était bien le plus charmant animal de la race canine; elle n'avait que cinq mois et faisait le bonheur de mon enfant, dont elle partageait les jeux.

Comment ma levrette avait-elle pu se perdre? la laisse n'avait pas été coupée; l'animal n'avait pu presser et ouvrir le porte-mousqueton; il y avait nécessairement quelque méchanceté dans ce fait. Ma fille, désolée, apprit qu'une domestique l'avait donnée à perdre au fils d'une marchande de poisson du voisinage; le petit bonhomme avait innocemment accompli sa mission. De son côté, la félonne domestique disait aux autres serviteurs de la maison : — Monsieur m'a renvoyée, c'était son droit, je sortirai : le bonheur de sa fille fait le sien; la levrette fait le bonheur de sa fille, je me suis vengée, j'ai fait perdre la levrette.

Après cette mauvaise action, la fille Aumur dut quitter immédiatement ma maison.

J'aurais pu la dénoncer, je ne l'ai pas fait; j'étais même décidé à payer pour ne plus entendre parler d'elle; mais puisqu'elle a pris l'offensive et m'a appelé en justice, je me présente et je demande non pas qu'elle paye l'animal qui valait plus de 200 fr., mais qu'il soit déclaré par M. le juge de paix que je suis quitte envers cette méchante fille.

Après cette conclusion de l'artiste, mademoiselle Aumur, dont la joie primitive s'est changée en une fort vilaine moue, lève les mains au ciel, et se hâte d'opposer un démenti assez embarrassé aux faits révélés contre elle.

M. le juge de paix entend la marchande de poisson, et le petit Giron son fils. Le petit bonhomme, à la mine éveillée, au regard pénétrant, se tourne vers mademoiselle Aumur; il la reconnaît bien; il lui retrace avec beaucoup de clarté les instructions qu'elle lui a données pour perdre la levrette chérie; il lui reproche d'avoir été cause que sa mère lui a donné une *pile* pour avoir trop bien exécuté ses ordres. — Le chien voulait s'en aller avec vous, lui dit-il, vous l'avez battu pour qu'il me suive; après, vous vous êtes ensauvée.

MADemoiselle AUMUR. — Mais, petit malheureux, je ne t'ai pas dit de le per...

M. LE JUGE DE PAIX. — Allons, achevez la phrase et convenez du fait. Tout à l'heure, vous ne connaissiez pas l'enfant, il vient de vous échapper un mot imprudent, mais vrai; pourquoi, si ce n'était pas pour le perdre, confiez-vous le chien à cet enfant et lui donniez-vous de si précises instructions?

Mademoiselle Aumur garde le silence et entend prononcer le jugement suivant :

« Attendu que la demande de la demoiselle Aumur est justifiée, qu'elle est créancière de Frédérick-Lemaître de 65 fr.;

» Mais, attendu que la demande reconventionnelle de Frédérick-Lemaître est de tout point fondée; que la demoiselle Aumur doit réparer le préjudice qu'elle a sciemment causé au défendeur;

» Compense les deux dettes; déclare les parties quittes l'une envers l'autre;

» Condamne la demoiselle Aumur aux dépens. »

M. FRÉDÉRIK-LEMAÎTRE. — Monsieur le juge de paix, je ne veux pas profiter des gages de cette malheureuse, je vous remets les 65 fr. en vous priant de les verser dans le tronc des pauvres.

Mademoiselle Aumur se retire du prétoire moins gaie qu'elle n'y était entrée, et elle commence à comprendre combien sont amers les fruits de la vengeance.

LÉOPOLD DANIEAU.

L'éditeur du *Journal pour rire* met en vente, rue Bergère, n° 20, les *Petits albums pour rire* à 20 centimes. On les trouve aussi chez Marescq, rue du Pont-de-Lodi, n° 5.

Ce sont de charmants petits recueils portatifs, excellents pour amuser en chemin de fer, en bateau à vapeur, pour mettre sur une table de salon. Cette série de petits albums composera une collection aussi curieuse qu'intéressante.